

INTRODUCTION

LA POLITIQUE DE L'ENFANT UNIQUE a été lancée en 1979, peu de temps après l'arrivée au pouvoir de Deng Xiaoping. Dans un pays valorisant traditionnellement les familles nombreuses, les enfants nés en ville¹ depuis cette date ne savent pas ce qu'avoir des frères et sœurs signifie. Chacun d'entre eux occupe, pour ses parents, une position d'unique descendant qui le rend particulièrement précieux. On entend constamment dire que les enfants uniques sont le principal — ou plutôt le seul — centre d'intérêt de familles bien trop attentionnées qui s'efforcent de combler le moindre de leur désir. C'est pourquoi on les surnomme les «petits empereurs» *xiao huangdi* 小皇帝 et les «petites princesses» *xiao gongzhu* 小公主, ou bien les «petits soleils» *xiao taiyang* 小太阳. Toutefois, on évoque aussi souvent le lourd «fardeau» *fudan* 负担 qu'ils portent, car ils sont seuls pour réaliser les attentes de leurs parents, et à l'avenir ils se trouveront tout aussi solitaires pour les prendre en charge. Ces enfants, qui font l'expérience d'une situation familiale sans précédent, vivent par ailleurs un moment historique particulier. Venus au monde après la mort de Mao (1976), ils ne connaissent que la Chine des réformes et de l'ouverture sur l'étranger. Bien que le gouvernement se réclame toujours du marxisme, le «socialisme de marché» est désormais prôné. La population est encouragée à s'enrichir et le pays se trouve de plus en plus intégré dans les processus de la mondialisation.

Cette double spécificité — changement des structures familiales et mutations économiques — place les enfants uniques au cœur du problème que pose la transmission face à une situation radicalement nouvelle. En effet, que transmettent les familles dans un environnement bouleversé? Qu'en dire au regard de l'éducation scolaire, censée directement mettre en application les volontés gouvernementales? En 1979, l'objectif de la politique de l'enfant unique était le même que

1. La condition d'enfant unique est bien raison d'exceptions légales sur lesquelles je moins courante à la campagne qu'en ville, en reviendrai.



celui poursuivi à travers les réformes économiques. Il s'agissait d'entraîner la Chine dans un processus de «modernisation» pour faire du pays une grande puissance. La baisse de la population devait permettre d'accélérer le phénomène. En créant une génération d'enfants uniques, l'État cherchait à façonner de nouveaux individus censés devenir les moteurs de la modernité nationale. Il reste à savoir de quelle manière on a cherché et on continue à modeler les enfants uniques pour parvenir à cet objectif. Quelle culture leur transmet-on et comment? Enfin, qui sont ces nouveaux sujets chinois, «petits empereurs» d'un pays communiste qui pratique le libéralisme économique? En étudiant le façonnement de cette première génération d'enfants uniques, il s'agira de s'interroger sur les procès de transmission qui assurent la continuité sociale, mais aussi sur les changements qui l'affectent. Car force est de constater que les «petits empereurs» ne sont pas passifs. Acteurs à part entière de leur vie et du monde auquel ils participent, ils sont créateurs de cultures.

1. *La politique de l'enfant unique*

Dès que Deng Xiaoping accéda au pouvoir en 1978, il engagea des réformes économiques de grande envergure et le «planning familial» fut intégré à la nouvelle constitution. La forte population de la Chine — que Mao considérait comme un avantage, en affirmant que «plus la population est nombreuse, plus l'enthousiasme et l'énergie sont grands» — était désormais perçue comme une entrave au développement de l'économie nationale. Dès le mois de janvier 1979, la «politique de l'enfant unique» fut lancée, puis confirmée par la loi sur le mariage de 1980 et la nouvelle Constitution de 1982. Les mariages tardifs étaient encouragés et l'application de la limitation des naissances rendue obligatoire pour tous les couples. Depuis lors, après leur union, tous les ménages se voyaient prescrire un moyen de contraception contrôlé par leur unité de travail² ou par le comité de quartier³. Ceux qui désiraient

2. Pendant la période maoïste, chaque usine, entreprise, hôpital, établissement d'enseignement ou de recherche était une «unité de travail» *danwei* 單位, dépendant directement de l'État chinois. Celle-ci prenait en charge le logement, la santé, l'éducation, les loisirs, ou toutes sortes de besoins que ses membres étaient susceptibles d'éprouver. Je reviendrai sur le fonctionnement des unités de travail et

sur leur évolution actuelle dans le chapitre iv.

3. Les «comités de quartiers» ont été établis dans les villes dans les années 1950. Leurs dirigeants, nommés par le gouvernement, sont chargés de surveiller les habitants et les résidents non permanents. Ils doivent régler les litiges entre voisins, assurer la paix et la sécurité locale. Ils servent en réalité de relais avec le parti communiste.



INTRODUCTION

avoir un enfant devaient au préalable demander une autorisation au service du planning familial dont ils dépendaient, lequel établissait des quotas de naissance par année. Une grossesse initiée sans autorisation ou lorsque les quotas étaient dépassés conduisait inexorablement à un avortement. De fait, après un premier enfant, les couples étaient vivement encouragés à utiliser un «moyen de contraception à efficacité longue»: le stérilet, voire même la ligature des trompes, étaient prescrits aux femmes, ou bien, mais plus rarement, la vasectomie pour les hommes. Des dérogations exceptionnelles pouvaient toutefois être obtenues pour mettre au monde un second enfant si le premier était reconnu comme étant handicapé⁴.

Dans les campagnes, cette politique a immédiatement rencontré une très forte résistance. En effet, selon le système patrilinéaire chinois, l'absence de descendant mâle interrompt la lignée et le culte des ancêtres. De surcroît, elle met en péril la survie économique du foyer car les fils ont le devoir de subvenir aux besoins de leurs parents devenus âgés alors que les filles sont vouées à quitter leur maison d'origine pour intégrer celle de leur époux. Dans la mesure où les paysans n'ont pas de système de retraite, avoir un fils est matériellement indispensable pour assurer ses vieux jours. Dès 1984, l'État s'est donc vu dans l'obligation de modifier ses réglementations. L'application du planning familial relève des gouvernements locaux, qui autorisent généralement les couples des zones rurales à avoir deux enfants, surtout si le premier est une fille. Les minorités nationales échappent également à la politique de l'enfant unique. Dans un souci de conservation de la diversité ethnique et selon le peuplement du lieu où elles résident, elles peuvent généralement avoir deux ou trois enfants.

Depuis quelques années, en ville même, le gouvernement semble assouplir les réglementations. Avec la publication en septembre 2002 de la «loi sur la population et la planification des naissances» *Zhonghua renmin gongheguo renkou yu jihua shengyu fa* 中华人民共和国人口与计划生育法, un système moins répressif et plus incitatif a été mis en place⁵. Dans certaines localités, les couples mariés n'ont plus besoin de demander l'autorisation aux comités de quartiers et aux unités de travail avant d'initier une première grossesse. S'ils s'engagent, après la naissance, à n'avoir qu'un enfant, ils reçoivent des primes et les femmes peuvent prolonger la durée de leur congé de maternité. Pour le deuxième

4. Seuls certains hôpitaux sont habilités à établir les cas de handicap. Les personnes ayant une infirmité qui, à l'âge adulte, les empêchera d'assurer normalement leur subsistance sont

reconnues comme handicapées.

5. Je reviendrai sur le contenu de cette loi au chapitre II.



LE FARDEAU DES PETITS EMPEREURS

enfant, en revanche, il faut toujours demander l'autorisation ; elle est généralement accordée, à condition que les naissances soient espacées d'au moins quatre ans et que les couples soient en mesure de payer une «taxe de compensation sociale»⁶. Les enfants uniques — dont les premiers représentants ont aujourd'hui trente ans, l'âge de fonder une famille — ont, ou auront, le droit d'avoir deux enfants. Les personnes nées depuis 1979 jusqu'à tout récemment constituent donc une génération-cobaye tout à fait singulière, partageant une expérience sociologique et économique commune.

2. *Enfance et éducation*

La publication en 1960 du livre de Philippe Ariès, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, a constitué le point de départ de nombreuses recherches sur l'enfance et le traitement réservé aux enfants à travers l'histoire. Tout en affirmant que «notre vieille société traditionnelle se représentait mal l'enfant et encore plus mal l'adolescent» ([1960] 1973 : 4), Philippe Ariès a montré de quelle manière ces concepts se sont construits. Selon lui, une «découverte de l'enfance» aurait eu lieu en Europe entre le xvi^e et le xvii^e siècle. Cette thèse a par la suite été remise en question, plusieurs historiens s'employant à montrer que le «sentiment de l'enfance» existait antérieurement. Néanmoins elle reste fondatrice. En s'inspirant d'elle, dans sa monumentale *Education in Traditional China, a History*, Thomas H.-C. Lee (2000) estime qu'une «découverte de l'enfance» a eu lieu en Chine entre le x^e et le xiii^e siècle, similaire à celle décrite par Philippe Ariès pour l'Europe. Anne Behnke Kinney dans *Chinese Views of Childhood* (1995) et dans *Representations of Childhood and Youth in Early China* (2004), évoque, quant à elle, une première «découverte de l'enfance» sous la dynastie des Han (206 av. J.-C.-221 apr. J.-C.). Depuis les années 1970, les recherches historiques sur la famille, l'enfance, l'éducation et l'instruction en Chine se sont considérablement enrichies⁷. Il convient notamment de citer l'ouvrage dirigé

6. Le montant de cette taxe varie selon les localités, mais elle atteint souvent l'équivalent d'un an du salaire moyen local.

7. On peut citer sur les conceptions de l'enfance et de la famille FREDMANN 1970 ; KESSEN 1975 ; WATSON [1982] 1992 ; EBREY et WATSON 1986 ; FURTH 1986, 1987, 1995 ;

WALTNER 1990, 1995 ; LAUWAERT 1991, 1993, 1994, 1996 ou bien les travaux davantage centrés sur l'éducation et l'instruction de BASTIDE-BRUGUIERE 1971, 2001 ; RAWSKI 1979 ; ELMAN et WOODSIDE 1984 ; PEPPER 1980, 1990, 1996 ; GERNET 1994, 2003.



INTRODUCTION

par Catherine Despeux et Christine Nguyen Tri, *Éducation et instruction en Chine* (2003).

En revanche les sources concernant la période contemporaine sont bien moins abondantes. Il est vrai que, quels que soient les continents, les recherches concernant l'éducation ou l'enfance sont restées relativement sous-représentées par rapport à d'autres thématiques en anthropologie, malgré des débuts prometteurs⁸. Depuis plusieurs années, des articles aux titres évocateurs regrettent régulièrement ce fait : «Un petit sujet» (Lallemand et Le Moal 1981), «Esquisse de la courte histoire de l'anthropologie de l'enfance» (Lallemand 2002) ou bien «Pourquoi les anthropologues n'aiment-ils pas les enfants?» (Hirschfeld 2003). En France, il a fallu attendre les années 1960 et 1970 pour que des ethnologues — africaniistes et liés au courant de l'ethnopsychiatrie pour la plupart — s'intéressent plus spécifiquement à l'enfance. L'article d'Andras Zempleni et de Jacqueline Rabain (1965) sur l'enfant *Nit Ku Bon* fut l'un des précurseurs de ce courant. Jacqueline Rabain a écrit par la suite l'un des rares ouvrages exclusivement consacrés à l'enfance. Elle y décrit minutieusement une période particulière de la vie Wolof au Sénégal — entre le sevrage et l'entrée dans la classe d'âge — et les conceptions qui s'y rapportent ([1979] 1994). Les représentations symboliques de l'enfance ont alors commencé à devenir un thème ethnologique plus courant (Lallemand 1978, 1979; Bonnet 1994). Le traitement rituel des différentes étapes qui ponctuent la vie infantine depuis la naissance jusqu'au passage à l'âge adulte a notamment donné lieu à plusieurs publications. Pour le monde chinois, c'est Brigitte Bapandier [voir Berthier] qui a travaillé sur les rituels et conceptions de l'enfance à partir de terrains principalement taiwanais (1986, 1987, 1988, 1996, 2006). Dans les années 1980 et 1990, une autre thématique, celle de l'adoption et de la circulation des enfants, a émergé des études de parenté, notamment grâce aux travaux de Suzanne Lallemand (1976, 1993, 1994), toujours sur l'Afrique, de Josiane Massard (1983) sur la Malaisie et d'Agnès Fine (1998) sur l'Europe. Dans les milieux francophones, c'est Françoise Lauwaert qui a apporté sa contribution à la compréhension de ce phénomène en Chine (1991, 1996).

8. Dès les années 1920 et 1930, des chercheurs appartenant à l'école américaine «Culture et personnalité» s'interrogeaient sur la manière dont chaque société façonne ses individus membres pour qu'ils acquièrent un certain type de «tempérament» et deviennent ce qu'on attend qu'ils soient. Ruth Benedict et

Margaret Mead sont les plus représentatives de ce courant. La seconde notamment travailla beaucoup sur le rôle de l'éducation dans la construction de l'individu sexué et la transmission de la culture (cf. en particulier 1928, 1930 et 1935).

L'éducation scolaire n'a pas non plus suscité grand intérêt chez les anthropologues. Seuls quelques travaux récents, encore une fois principalement menés en Afrique, mettent en parallèle l'école d'origine occidentale avec le façonnement familial traditionnel (cf. Bloch 1993, Bonini 1996). Or le cas de la Chine est bien différent, puisque l'institution scolaire y est très ancienne. La monographie de Charles Stafford, *The Roads of Chinese Childhood: Learning and Identification in Angang* (1996) est à cet égard fort intéressante. Réalisée à partir d'une étude de terrain menée dans une commune rurale à Taïwan, elle traite aussi bien des apprentissages familiaux et scolaires que religieux. Je m'inscris dans cette approche qui permet de confronter différents aspects de l'éducation. C'est, à mon sens, indispensable pour avoir une vision la plus complète possible des modes de formation et de construction de la personne.

Pour comprendre la situation des enfants uniques chinois aujourd'hui, je les ai donc suivis à l'école, en famille et dans les différents autres lieux qu'ils fréquentent : la rue, les lieux de culte, de loisirs et de consommation. J'ai considéré qu'il y avait, de manière schématique, trois points de vue et sources d'action à prendre en considération. Il existe d'une part une position et une action officielles, celles de l'État, qui se manifestent dans les textes de lois, les slogans politiques, les enseignements et manuels scolaires. Parallèlement, les familles, les parents ou les grands-parents, ont leur propre vision de ce que sont les enfants uniques et de ce qu'il convient de faire avec ou pour eux. Ils jouent leur rôle dans les processus de transmission et aiment à en parler. Les discours et actions des enfants uniques eux-mêmes constituent le troisième pôle de l'analyse. En effet, ils ne sont pas de simples récepteurs passifs qui se couleraient dans le moule préétabli pour eux par l'État ou leurs parents. Ils s'approprient et transforment ce qu'ils reçoivent. Par ce rôle créateur, la nouvelle génération peut finalement «échapper» au destin qui lui était réservé⁹. Les points de vue de l'État, des familles et des enfants eux-mêmes ne se distinguent bien sûr pas de manière si tranchée dans la réalité. Au contraire, ils s'entremêlent continuellement. Le cas des professeurs est à ce sujet exemplaire : ils sont fonctionnaires et en ce sens doivent représenter l'État, mais ils sont également parents ou même enfants uniques pour les plus jeunes. De nombreux articles publiés dans la presse ou sur internet en Chine seront également cités. Ils sont difficilement classifiables dans une caté-

9. Je me place ici dans la continuité des auteurs qui travaillent sur l'enfant-sujet (cf. RAZY 2007), créateur de cultures (CORSARO et EDER 1990, CORSARO 2004).



INTRODUCTION

gorie précise, mais ils représentent des références pour nombre de mes interlocuteurs. Je tenterai donc de démêler cet écheveau complexe et souvent contradictoire pour rendre compte des courants de pensée qui se croisent, s'affrontent et se complètent.

Paradoxalement, le phénomène de l'enfant unique, qui passionne les démographes, suscite encore peu d'études anthropologiques. Les principaux travaux sont ceux de Vanessa L. Fong, et notamment son livre *Only Hope: Coming of Age Under China's One-Child Policy* (2004) réalisé à partir d'une enquête de terrain menée dans un établissement d'études secondaires de la ville de Dalian (Nord) entre 1997 et 2002¹⁰. Je me situe donc dans la continuité temporelle de cette première étude.

3. *Langfang: la recherche de terrain dans une ville nouvelle*

J'ai entendu pour la première fois mentionner le nom de la ville de Langfang 廊坊 par un jeune couple, lors d'un séjour à Pékin en 1999¹¹. Zhang Jia et Luo Peng avaient vingt ans, ils étaient nés l'année de la mise en application de la «politique de l'enfant unique» en 1979, et n'avaient donc ni frère ni sœur. Elle étudiait l'anglais dans une université de la capitale, il était guitariste dans un groupe de punk-rock de la scène underground. Ils me semblaient représentatifs d'une certaine jeunesse chinoise, urbaine, tournée vers la modernité. Elle avait réussi le concours d'entrée à l'université, réalisant le rêve de ses parents et de toutes les familles chinoises. Elle apprenait l'anglais, la langue du commerce et des États-Unis, qui est désormais obligatoire dans toutes les écoles et dans de nombreuses unités de travail. Lui, à l'inverse, n'avait pas fait d'études. Il s'adonnait à une musique d'origine occidentale qui représente le sentiment de rébellion d'une génération. Tous deux venaient de Langfang, où ils s'étaient rencontrés sur les bancs de l'école. C'est l'image romantique de ce jeune couple amoureux depuis l'enfance qui m'a donné l'idée de choisir Langfang, où je n'étais encore jamais allée, comme la ville où établir mon terrain de recherche.

Or, en recherchant la banalité d'une petite bourgade de province, j'ai été comme guidée, de fait, vers une forme de modèle expérimental, car

¹⁰. Cf. aussi DRULHE 2001.

¹¹. J'étudiais alors le chinois à l'Université normale de Pékin tout en effectuant une première enquête de terrain dans l'«école primaire expérimentale» qui en dépendait afin de rédiger un mémoire de maîtrise sur l'apprentissage

de la lecture et de l'écriture. En m'intéressant aux méthodes d'enseignement et en analysant le contenu des manuels scolaires utilisés, j'essayais alors de comprendre quel type d'homme l'État chinois tentait de former. Cf. aussi CHICHARRO 2001.



Langfang est une «ville nouvelle». Elle est située entre Pékin et la ville portuaire de Tianjin, à quarante kilomètres de la première et soixante de la seconde. Cependant, elle dépend administrativement de la province du Hebei dont la capitale, Shijiazhuang, se trouve à plus de cent quatre-vingts kilomètres. Il existe désormais une sortie Langfang sur l'autoroute qui relie Pékin, Tianjin et Tangshan et chaque jour plusieurs trains ou bus mènent de Pékin ou Tianjin à Langfang. Cette situation privilégiée entre deux grandes métropoles semble avoir grandement favorisé le développement de la ville. De plus, à la fin des années 1970, du pétrole a été découvert dans les environs, entraînant le déploiement d'industries et de centres de recherche liés à son extraction. Par la suite, le gouvernement local a cherché à créer un véritable pôle technologique pour attirer encore davantage d'investissements sur son territoire. En raison de cette volonté politique, Langfang a connu un développement économique et démographique remarquablement rapide en vingt-cinq ans. Les habitants, dont le nombre dépasse aujourd'hui cinq cent mille, sont pour beaucoup des migrants arrivés d'autres provinces au cours de ces années. Ils continuent encore d'affluer, ce qui entraîne une très forte poussée urbaine. La ville est encerclée, ou plutôt encadrée, par un périphérique, et quadrillée de longues et larges artères bétonnées. Des immeubles qui paraissent plus récents les uns que les autres s'élèvent en tout lieu. Les rues, qui s'entrecroisent souvent en d'immenses ronds-points, sont néanmoins bordées d'arbres et de plates-bandes de verdure.

Selon la présentation bilingue chinois-anglais du site internet du gouvernement local, Langfang est «la ville de l'écologie et de la protection de l'environnement» *shengtai huanbao cheng* 生态环保城, «la ville des sciences, des techniques et de l'éducation» *keji jiaoyu cheng* 科技教育城, «la ville des expositions et du tourisme» *huizhan liyou cheng* 会展旅游城, bref «la ville nouvelle, prospère et civilisée» *xinxing wenming cheng* 新兴文明城¹². Le jeune couple d'enfants uniques rencontré à Pékin m'a finalement conduit vers une ville exemplaire du développement accéléré vécu par la Chine actuellement dans son processus de «modernisation». Et j'ai choisi de rester sur ce site modèle.

J'ai débuté mes recherches à Langfang en septembre 2001. C'est un géologue pékinois qui m'a mis en relation avec l'un de ses anciens collègues, Tan, nommé dans un centre de prospection de la ville. Ce dernier semblait très occupé et je ne l'ai guère vu souvent par la suite. Il a cependant pris le temps de mener à bien le service pour lequel il

12. <http://www.lf.gv.cn/sinalfzoujin/index1.asp> (consulté en juin 2006).

INTRODUCTION

avait été sollicité. Pour ce premier séjour, il m'a installée dans «l'hôtel» tenu par son unité de travail¹³ puis il a contacté le directeur de l'école primaire municipale voisine pour que j'y sois accueillie. Il s'agissait de «l'école numéro douze». Je ne sais comment ma présence dans cette école a été négociée, ni en quels termes elle a été acceptée, car tout a été organisé en mon absence. Tan m'a ensuite envoyée à la rencontre du directeur, nommé Lu, mais il ne m'a pas accompagnée. Lors de cet entretien, j'ai expliqué mon projet de recherche sur l'éducation chinoise et mon désir de pouvoir assister à des cours. J'ai évoqué aussi mon intérêt pour l'apprentissage de l'écriture puisque, depuis la rédaction de mon mémoire de maîtrise, j'avais la certitude que cet enseignement tenait une place prépondérante dans la formation des enfants. Dès la visite suivante, le directeur Lu m'a fourni un emploi du temps détaillé, semblable à celui de tous les autres enseignants, sur lequel étaient indiquées les leçons auxquelles je devais assister à chaque séance de la journée, du lundi au vendredi. Il avait pris soin de me permettre d'observer des classes, des matières et des niveaux différents de façon à ce qu'en fin de semaine j'aie un aperçu à peu près complet des cours ayant eu lieu dans son école. Sans doute n'imaginait-il pas que ma présence serait régulière durant plusieurs années. Un bureau avait tout de même été installé à mon attention dans la salle des maîtres des classes de première et deuxième années afin que j'aie une place attitrée pendant les interours, comme tous les autres enseignants. En effet, même si je n'enseignais pas, j'étais devenue le «professeur Qi» *Qi laoshi*. C'est ainsi que le directeur m'avait présentée et c'est ainsi que mes «collègues» et les élèves de l'école m'appelaient.

Durant le premier mois les enseignants étaient plutôt méfiants à mon égard. Je leur étais imposée dans les classes et ils craignaient que je rapporte ensuite mes observations et mes critiques au directeur, comme une inspectrice. Comme je suis restée à Langfang jusqu'en février 2002, ils ont progressivement semblé s'apercevoir que je n'étais finalement pas très dangereuse. Tout le monde s'est habitué à me voir venir dans les différentes salles des maîtres. Les langues se déliaient aussi en ma présence, que ce soit pour parler des élèves en difficulté, des examens, des régimes amincissants, des souvenirs de la Révolution culturelle ou même pour critiquer l'administration. Petit à petit, le directeur Lu a cessé de se préoccuper de mon emploi du temps et j'ai pu assister à des cours plus librement, en fonction des professeurs qui acceptaient mes demandes ou me le proposaient spontanément.

13. Les unités de travail possèdent généralement des hôtels, ou du moins quelques chambres pour accueillir les visiteurs de passage.

Ce statut de «professeur» m'a permis d'observer de l'intérieur le fonctionnement d'une école en Chine. Je voyais les rapports entre les différents acteurs : directeur, membres administratifs, professeurs, élèves et parents d'élèves. Je pouvais également étudier le contenu et les méthodes pédagogiques de l'enseignement élémentaire formel qui façonne la majorité des enfants actuellement. Toutefois, j'ai rapidement eu le sentiment que cette position restreignait aussi mon accès à d'autres éléments. Je rencontrais bien entendu de nombreux enfants, mais j'avais l'impression qu'ils me racontaient uniquement ce que l'on peut dire à un professeur. Ils semblaient imaginer mes attentes en tant que telle et répondre en conséquence. Si les enseignants parlaient relativement librement devant moi, le contexte de notre rencontre semblait néanmoins limiter la part d'eux-mêmes qu'ils acceptaient de me dévoiler. Je n'avais pas encore accès aux multiples univers qui composent la vie de toute personne et qu'il convenait d'explorer puisque tout le monde est à la fois le même et un autre sur son lieu de travail, en famille, dans sa vie culturelle ou religieuse. De plus, en Chine, de nombreuses personnes ont pris l'habitude de cloisonner strictement ces différents aspects de leur existence pour se protéger du pouvoir. Par exemple, les enseignants étant censés professer l'athéisme et l'application du planning familial dans leur classe, ils évitent en temps normal d'évoquer, au sein de l'école, leurs pratiques religieuses ou bien d'attribuer leurs problèmes familiaux à la politique de l'enfant unique. La peur d'être dénoncé aux autorités pour un comportement ou une parole déviante semble être encore vive.

Lors de mon second séjour durant l'été 2002, l'école étant fermée à cause des vacances, j'ai effectué des recherches historiques sur la ville. J'ai découvert les différents lieux de culte qu'elle abrite : un temple bouddhiste, une église protestante et une mosquée. Tous trois n'ont ouvert, ou rouvert, que récemment leurs portes puisque les religions avaient été interdites sous le maoïsme. La présence des deux monothéismes à Langfang peut surprendre ; elle est cependant relativement ancienne pour ce lieu moderne. L'islam s'y est implanté au début du xx^e siècle avec les Hui¹⁴, installés dans la région depuis plusieurs siècles. Le protestantisme s'est développé à la fin du xix^e siècle sous l'impulsion de missionnaires étrangers, assez nombreux aux alentours, en raison de la proximité de Pékin et de Tianjin. À la fin des années 1990, seule l'église protestante a retrouvé ses anciens murs, plutôt déla-

14. Les Hui sont considérés par le gouvernement comme l'une des cinquante-cinq «nationalités minoritaires» de Chine. Ils sont musulmans. Je reviendrai plus longuement sur les Hui au chapitre VIII.

INTRODUCTION

brés. Pendant quarante ans, confisqués, ils avaient abrité une école. La mosquée, en revanche, a été totalement reconstruite. C'est un grand bâtiment flambant neuf qui a ouvert ses portes en l'an 2000. Le temple bouddhiste, bien plus mal loti, est installé depuis 1999 dans un vieil immeuble d'habitation. En m'intéressant à l'histoire des lieux de culte et à la présence des enfants en leur sein, j'ai fait de nouvelles rencontres. J'ai aussi retrouvé, dans un contexte différent, certains professeurs ou élèves de l'école numéro douze. J'ai pu ainsi avoir une vision plus globale des différentes facettes de leur vie. J'ai également pu être témoin d'un certain type de vocation alternative à celle proposée par l'enseignement scolaire.

Mon troisième séjour, entre mars et septembre 2003, a été quelque peu perturbé par l'épidémie de pneumonie atypique (syndrome respiratoire aigu sévère, SRAS). J'étais à Langfang depuis deux semaines lorsque des nouvelles de plus en plus inquiétantes commencèrent à me parvenir par les médias étrangers. J'avais décidé de rester sur place, puisqu'en Chine la vie semblait, au départ, devoir suivre son cours ordinaire. Les journaux locaux évoquaient quelques cas de maladie dans des provinces lointaines, au sud ou à l'extrême ouest du pays. Ils conseillaient simplement de respecter les règles d'hygiène et de ne pas cracher par terre. Puis, brusquement, une véritable psychose s'est emparée de la ville. Les habitants se sont précipités dans les magasins pour faire des provisions alimentaires comme si un long siège était en préparation. Les prix ont doublé et les navets, réputés bénéfiques pour les problèmes de respiration ou de circulation du *qi*¹⁵, sont devenus une denrée particulièrement précieuse. Certaines unités de travail distribuaient à leurs membres des sachets de *banlangen*, un médicament de la pharmacopée traditionnelle, à boire quotidiennement. Finalement, le gouvernement a fermé les écoles et les lieux de culte. Les rues étaient désertes. Les rares passants, qui se pressaient comme pour échapper à un danger imminent, étaient masqués. Sur les conseils des membres de la famille qui m'hébergeait alors et craignait des problèmes avec les autorités, je suis rentrée à Pékin. En effet, d'anciens réflexes ont resurgi durant cette période. Les comités de quartier contrôlaient strictement la population. Les personnes extérieures n'étaient plus admises dans les unités de travail et les dénonciations pour accueil illégal d'un étranger (au quartier ou à l'unité de travail) réapparurent. Peu après mon départ de Langfang, les liaisons ferroviaires interprovinciales ont été momentanément coupées pour éviter la propagation du virus par les

15. On traduit généralement la notion de *qi* par «souffle» ou «énergie vitale».

déplacements humains. À Pékin, tout le monde vivait également replié dans son appartement. Le vocabulaire employé dans les médias pour évoquer la maladie prenait un ton de plus en plus guerrier. Il s'agissait véritablement de mener un «combat national» et la population devait contribuer à la victoire en obéissant aux ordres que l'État transmettait. Un temps, la rumeur que le gouvernement avait l'intention d'instaurer la loi martiale a même couru. Lorsque j'ai pu revenir à Langfang deux mois et demi plus tard, à la fin du mois de juin, des médecins masqués et gantés accueillaient encore tous les voyageurs à la sortie de la gare pour prendre leur température corporelle.

Hormis cette parenthèse du SRAS durant ce séjour, j'ai surtout progressé dans ma compréhension des bouleversements engendrés par la politique de planification des naissances sur la structure et la transmission familiales. En effet, j'ai eu l'occasion de vivre avec une grand-mère et sa petite-fille. Comme pour l'école, je les ai connues grâce à une relation pékinoise qui m'a mise en contact avec l'une de ses tantes vivant à Langfang. J'ai ainsi rencontré Zhu Ying, veuve âgée de soixante-dix ans, chirurgienne à la retraite, et sa petite-fille, enfant de l'une de ses filles, dont elle s'occupait quotidiennement. Chen Yu, née en 1994, était âgée de neuf ans et écolière en quatrième année du primaire. J'ai également fait la connaissance des autres membres de la famille: les parents, les oncles, les tantes et les cousins de Chen Yu. Pour eux tous, j'étais une étudiante étrangère, amie d'une parente. Contrairement à la plupart des enfants que je fréquentais jusqu'alors à Langfang, Chen Yu et ses cousins ne m'appelaient donc pas «professeur», mais «tante» *ayi* comme il convient en Chine de s'adresser à une personne appartenant à la génération supérieure. Cette différence d'appellation s'est avérée importante car je me suis rendue compte que nombre d'enfants avec lesquels j'ai établi des relations de confiance plus profondes m'appelaient souvent «tante», ou bien «grande sœur» pour les plus âgés, et non «professeur». Ceci montrait, comme je le supposais, qu'il convient de conserver une certaine distance avec un professeur. Celui-ci a un rôle bien particulier, que je détaillerai dans un chapitre suivant. Les appellations qui assimilent à un parent, en revanche, peuvent plus rapidement entraîner une certaine familiarité.

Lors de mon avant-dernier séjour, durant les mois de juin et de juillet 2004, Xie, l'une des enseignantes de l'école primaire numéro douze, qui me connaissait désormais depuis quasiment trois ans, m'a invitée à séjourner chez elle. Tous les jours, elle accueillait à son domicile des enfants de l'école numéro douze qu'elle gardait, nourrissait et auxquels elle donnait des leçons. Bien que pour eux, je fusse toujours

INTRODUCTION

«professeur Qi», nous voir quotidiennement dans un contexte différent de l'enseignement scolaire nous a également permis de faire plus ample connaissance. J'ai ensuite vécu quelque temps chez la fille unique de Xie, âgée de vingt-cinq ans, Wang Yali, qui venait de se marier avec un jeune homme, fils unique également. Grâce à cette seconde «famille d'accueil» dont la fille unique initiait sa vie d'adulte, j'ai pu avoir une vision à plus long terme de ce que la politique de planification des naissances signifie pour cette génération et pour son entourage.

J'ai effectué un dernier séjour à Langfang en avril 2005. Cela m'a permis de compléter certaines données et de retrouver toutes les personnes rencontrées depuis 2001. J'ai pu compléter quelques histoires de vie, et vivre avec certaines familles des événements heureux ou tragiques, dont je ferai part ultérieurement. Par ailleurs, je me suis intéressée d'un peu plus près aux cybercafés, très fréquentés par les jeunes Chinois.

La majorité des enfants uniques avec lesquels j'étais en relation avaient de sept à vingt-sept ans. J'ai choisi de m'intéresser aux «petits empereurs» à partir de sept ans, car c'est l'âge d'entrée à l'école élémentaire. C'est donc le moment où ils se trouvent véritablement confrontés avec ce que non seulement leur famille, mais aussi l'État — à travers l'enseignement scolaire obligatoire — attendent d'eux. Une grande part de cet ouvrage est donc basée sur une observation minutieuse de la vie d'écoliers âgés de sept à douze ans. J'évoque également parfois les propos de collégiens ou de lycéens, âgés de douze à dix-huit ans. Toutefois, cette tranche d'âge, bien souvent accaparée par la préparation du concours d'entrée à l'université, m'était plus difficilement accessible. Nombre d'adolescents sortent peu de leur domicile, ou même de leur chambre, et ils avaient fort peu de temps à consacrer à une étrangère de passage. En revanche, à partir de dix-huit ans, une fois le concours passé, qu'ils soient étudiants ou qu'ils aient renoncé aux réussites académiques, les jeunes Chinois semblaient apprécier grandement de pouvoir me parler de leur condition. Ils apportaient un regard rétrospectif sur une enfance de «petit empereur» encore proche et réfléchissaient avec inquiétude à leur future vie d'adultes privés de frère et sœur.

La première partie de cet ouvrage est consacrée au façonnement familial des enfants uniques. Je commence par décrire précisément la ville de Langfang, comme un cadre de vie en mutation, tourné vers la modernité, tout en évoquant les histoires familiales marquées par la migration de ses habitants. Ce chapitre me permet en même temps de présenter quelques-uns des personnages qui apparaîtront tout au long

du texte. En effet sur le terrain, l'approche biographique s'est imposée à moi. Il me suffisait parfois d'interroger certains adultes sur leur date d'arrivée à Langfang et sur leur localité d'origine pour que soudainement, sans contenir leurs émotions, ils déroulent à mon intention le fil de leur vie, marquée par les tourments politiques de l'époque maoïste. Cette spécificité influe sur la manière dont je présente cette recherche tout au long de ce livre. J'introduis la politique de l'enfant unique et les bouleversements qu'elle provoque sur les structures familiales traditionnelles, notamment la remise en cause de la patrilinéarité et de l'identité sexuée des individus, dans le deuxième chapitre. J'y dépeins les situations de plusieurs enfants uniques au sein de leur famille, dont j'ai pu être témoin. Parallèlement, je mentionne des extraits d'articles de la presse ou d'internet qui, pour certains, véhiculent le modèle de pensée voulue par l'État concernant les enfants uniques, et pour d'autres semblent vouloir représenter l'opinion publique. Enfin pour clore cette partie, je m'interroge sur les représentations contemporaines de l'enfance et de la transmission familiale. Je mets ces données en perspective avec les conceptions anciennes, car les parents semblent se réappropriés ces dernières afin de critiquer l'idéal moderne, auquel ils participent pourtant, de réussite scolaire et économique dans un environnement où règne la compétition.

La seconde partie de l'ouvrage traite de l'éducation scolaire. À partir de la description de l'école élémentaire numéro douze et de la personnalité de son directeur, j'évoque les changements qui affectent l'institution scolaire, tout comme la société en général. J'analyse comment le directeur Lu, ballotté entre les diverses injonctions de l'État, convoque les différentes logiques à sa disposition — libérale, communiste ou traditionnelle — pour réaliser l'utopie de la modernité à l'intérieur de son école. Le chapitre suivant est consacré à la figure du professeur et à son rôle dans la formation des enfants. Celui-ci est caractérisé par la revalorisation d'un discours apparemment confucéen dans un environnement où marxisme et libéralisme se mêlent. Enfin, j'étudie la réforme expérimentale des programmes de l'enseignement élémentaire, publiée en 2001, qui permet de mieux comprendre quels sont les nouveaux objectifs du pouvoir et les valeurs qu'il prône pour former de nouveaux sujets.

Les réactions des enfants uniques à leur situation font l'objet de la dernière partie de ce livre. Je montre de quelle façon ceux-ci échappent finalement au projet initial de l'État. Certaines comptines recueillies auprès d'eux révèlent d'ailleurs comment ils créent des cultures parallèles, qui détournent ou contrebalancent le modèle dominant de réussite

INTRODUCTION

scolaire et économique qu'on tente d'imposer. Face au pouvoir qui institue la société de consommation, l'importance du « jeu » *wan* 玩, dans une société « animée » *renao* 热闹, deux notions dont le sens particulier est constitutif de l'attitude ordinaire des Chinois en société, est réaffirmée. Par ailleurs, j'évoque le cas de certains enfants uniques qui, par une recherche individuelle, retournent vers des formes d'éducatrices traditionnelles liées aux religions. Ils partent en quête d'autres formes de savoirs, d'autres maîtres et certainement d'une autre société. Un jeune garçon âgé de dix ans, dont l'objectif est de devenir bonze, est alors au cœur de mon propos. Je termine en montrant comment l'usage d'internet et des techniques numériques d'écriture permet aux jeunes Chinois de trouver une échappatoire en créant — par un nouveau « réseau » de relations virtuelles, ou du moins capables de franchir les murs de l'école et de la maison — des « sociétés » indépendantes. Ils se réapproprient et réinventent l'écriture, élaborant une nouvelle culture potentiellement menaçante face à la volonté de contrôle du pouvoir.

